HAL
open science

Robert K. Merton ou la gestion de l'influence par correspondance

Arnaud Saint-Martin

To cite this version:

Arnaud Saint-Martin. Robert K. Merton ou la gestion de l'influence par correspondance. Patricia Vannier. La sociologie en toutes lettres. L'histoire de la discipline à travers les correspondances, Presses universitaires du Mirail, 2020, 978-2-8107-0622-8. hal-01006253

HAL Id: hal-01006253

https://hal.science/hal-01006253

Submitted on 14 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Robert K. Merton épistolier, ou la gestion de l'influence par correspondance[1]

Arnaud Saint-Martin (arnaud.saint-martin@uvsq.fr, @ArSaintMartin)
Colloque « Des usages de la correspondances en histoire de la sociologie »
Université de Toulouse Jean Jaurès, 12 juin 2014

Dans cette communication, je reconstituerai *des* usages (pas *tous* les usages) de la correspondance chez un auteur avec lequel j'ai virtuellement appris à correspondre depuis que je furète dans ses archives conservées à la Butler Library de Columbia University, je veux parler de Robert K. Merton. C'est peu dire que Merton est un sujet idéal, surdimensionné même pour envisager le thème qui nous intéresse. Épistolier compulsif, il tenait à jour un répertoire d'adresses démesuré et entretenait un réseau dense, dont on a d'ailleurs peine à voir le bout. Pour s'en convaincre, je renvoie à l'étude de mon camarade mertonologue Michel Dubois récemment publiée[2], dans laquelle il explore et cartographie les correspondances de Merton dans le seul domaine de la sociologie de la science, qui ne résume pas l'ensemble de l'œuvre de l'auteur, loin s'en faut : c'est déjà un chantier immense. La consultation de ces archives laisse en tout cas entrevoir son investissement soutenu depuis ses premières années d'études à Philadelphie à la fin des années 1920 jusqu'aux derniers emails échangés début 2003, année de sa mort.

Pas de réflexion méthodologique préparatoire ni d'inflation théorique, allons à l'essentiel. Comme je l'ai écrit dans le résumé, j'identifierai quatre fonctions de la correspondance telle qu'elle s'imprime chez Merton : une fonction heuristique, une fonction de contrôle patrimonial, une fonction phatique, une fonction expressive-poétique. Chacune fera l'objet d'un développement spécifique, mais il va de soi qu'elles se recoupent. Il n'est pas dans mon propos d'en tirer des régularités plus générales sur LA-correspondance-en-sciences-sociales (certains ici sont bien plus qualifiés pour le faire), mon analyse sera très indexée et expéditive par moments.

Heuristique de la lettre

Commençons par une première fonction, que je qualifierai d'*heuristique*. Elle renvoie aux effets d'entraînement intellectuel et, quand ça prend, de stimulation de la *serendipity* liés à l'usage de la lettre. Cela s'observe d'abord à travers la recherche documentaire. Dans ses travaux de sociologie de la science, à commencer par sa thèse de doctorat sur l'essor de la science en Angleterre au 17e siècle, Merton a beaucoup exploité les volumes de correspondances. C'est dans les lettres qu'il détecte, par exemple, les concurrences interpersonnelles, les disputes de priorité ou les représentations ordinaires de l'institution scientifique. La chose est archi-connue : certes, la lettre *en général* est un matériau de premier choix pour l'historien (y compris l'historien des sciences), et l'historiographie, les sciences du langage, les études littéraires ou la psychanalyse n'ont heureusement pas attendu le sociologue pour s'y pencher. À condition d'être manipulée avec précaution, la lettre est ainsi une voie d'accès inestimable aux coulisses de la science « en train de se faire », ce que Merton a contribué à justifier en

[1] Ce texte — une « publication orale », au sens de Merton — sera bientôt remanié de façon substantielle en vue d'une publication dans les actes du colloque.

[2] Michel Dubois, « *"Private knowledge"* et "programme disciplinaire" en sciences sociales : étude de cas à partir de la correspondance de Robert K. Merton », *L'Année sociologique*, vol. 64, n° 1, 2014, p. 79-119

sociologue. Nul besoin d'insister davantage sur ce truisme méthodologique. Parce que mon temps est compté, j'aimerais plutôt attirer l'attention sur l'heuristicité de la lettre telle qu'elle s'est exprimée à travers les échanges de celui-là même qui se plaisait à lire les lettres des innombrables savants qui peuplent l'histoire des sciences. Écrire des lettres, pour Merton, c'était aussi dans une certaine mesure *faire œuvre de science* : par le jeu et la dynamique de l'interaction-à-distance, les intuitions, les associations d'idées et les anticipations cognitives heureuses peuvent germer, en d'autres termes l'échange épistolaire participe de l'élaboration de la connaissance scientifique. Cela peut marcher dans les correspondances où il s'agit de préciser un concept ou une analyse à un collègue qui demande à être convaincu ; ou encore, dans le « huis-clos épistolaire », comme l'a souligné Paul Touati à partir d'une controverse entre phonéticiens pliée par lettres interposées[3], les arguments et contre-arguments peuvent se dire poliment mais franchement entre universitaires consentants, à la limite parfois de l'éristique et de l'acrimonie (c'était plutôt rare chez Merton, mais cela pouvait arriver, notamment lorsqu'il était question de la « sociologie des sciences » européennes, dont les porte-parole s'étaient mis en tête de le ringardiser dans les années 1970, ce qui achevait d'enquiquiner Merton). Mais l'effet heuristique de la lettre scientifique peut se vérifier aussi chez le sociologue, quoique plus exceptionnellement (et c'est d'autant plus précieux), lorsque c'est la lettre qui *fait problème scientifique*. La composition de l'*opus* improbable *On the Shoulders of Giants* me servira de paradigme pour l'illustrer.

Merton considère que cet opuscule paru en 1965, « *OTSOG* » pour les connoisseurs, très peu connu des sociologues, est son plus grand accomplissement intellectuel. Il le situe à mi-chemin entre d'un côté l'histoire des idées et de l'autre la parodie — ou plutôt, et pour employer une catégorie taxinomique de Gérard Genette, le *pastiche non satirique*, par imitation du style de Laurence Sterne, l'auteur de *Tristam Shandy*, le livre de chevet de Merton. Il décrit, sous la forme d'une interminable lettre de près de 300 pages (!) à son confrère historien Bernard Bailyn, les fortunes de l'aphorisme « Si j'ai vu plus loin que les autres, c'est en me tenant sur les épaules de géants ». Ce récit rend compte, sans jamais prétendre les épuiser, des diverses significations qu'a revêtues la formule. Parti d'une première occurrence du thème « géants-et-nains » trouvée dans une lettre datée de 1675, dans laquelle Newton enjoint son concurrent Hooke à l'humilité, Merton découvre, grâce à Bailyn, que l'idée aurait été énoncée en substance par Bernard de Chartres. Toutefois après vérification de Merton, ce dernier a été contaminé sans s'en apercevoir par ce que le sociologue appelle le « syndrome palimpsestique » (ou « anatopique ») : en d'autres termes, nous attribuons à un auteur la paternité d'une formule, qui la tient (et sait qu'il la tient) d'un autre créateur, lequel n'a pas été cité par le « transmetteur innocent » pour ne pas vexer ses lecteurs (censés savoir), et la source originale de se perdre dans les « débris de l'histoire », jusqu'à une possible résurrection. Merton a donc cherché comment la « première » formulation due à Bernard de Chartres, vers le début du 12e siècle, a été absorbée par une foule de gens qui n'en savaient pas les origines (de l'origine) ou du moins croyaient les connaître, dans diverses époques, et en particulier au cours du 17e siècle, à l'époque de la querelle des Anciens et des Modernes. Merton détecte un intriguant cas de ce qu'il appelle l'« oblitération par incorporation », soit l'oubli de la source passée dans le canon des savoirs établis : à savoir Robert Burton, le savant humaniste d'Oxford, auteur de l'*Anatomy of Melancholy*, attribue l'autorité de la formule à un théologien du 15e siècle, Diego de Estella, attribution reprise par ailleurs, ce qui a pour effet de sceller la disparition, finalement provisoire, de Bernard de Chartres…

[3] Paul Touati, « De la médiation épistolaire dans la construction du savoir scientifique », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol 4, n° 3, 2010, p. 451-475.

La réception critique de ce livre inclassable est enthousiaste, les commentaires débordent de compliments, dans la presse nationale comme dans les périodiques les plus savants. Sans compter qu'*OTSOG* n'est que le début du voyage : des lettres, il en a reçues des dizaines après la parution du livre. Des lettres d'admirateurs, des correspondants d'horizons très divers, très peu de sociologues à vrai dire : des historiens, des littéraires, des médecins, des *fans* de Shandy. Certaines lettres anticipent sur des recensions ou des commentaires circonstanciés de l'œuvre ; ainsi les allers-retours entre Merton et Steven Jay Gould, avant la publication d'un essai d'épuisement d'*OTSOG* assez ludique du paléontologiste. On pourra citer également les échanges avec Umberto Eco, préfacier de l'édition italienne d'*OTSOG*. De l'extérieur, tout cela peut sembler hors-cadre ou relever du caprice du *professor of sociology* confortablement installé sur sa chaire, à Columbia, et qui voudrait jouer sur tous les tableaux, scientifiques, homme de lettre(s) et humaniste à ses heures perdues. Mais, dans sa pratique de recherche quotidienne, ce genre d'activité médié par l'épistolaire n'a rien d'anecdotique, bien au contraire ; impossible dès lors de passer à côté, *a fortiori* lorsque l'on dépouille les boîtes d'archives de la collection Merton.

Un capital à préserver

Depuis la fenêtre de bureau de son appartement new-yorkais, face à un parc arboré longeant l'Hudson, à deux *blocks* de Columbia, Merton pouvait observer l'activité frénétique des écureuils. C'est sous les traits de cet animal qu'il aimait à s'envisager : lui, grand collectionneur d'idées, compilateur de mots (l'*Oxford English Dictionary* était toujours à moyenne portée de main), de citations (en 1992, il en édita un recueil avec David Sills), mais aussi conservateur de ses propres archives, dont le volume grandissait avec les années. Les manuscrits, les notes et les lettres, il les gardait, les comptait, les inventoriait, les classait dans ses dossiers. Cette archivistique semi-publique n'était pas sans arrière-pensée. Merton administrait un *capital scientifique*, composé de stocks de manuscrits préparatoires, de notes éparses, mais aussi de lettres, désormais ventilées dans les 475 boîtes des *Merton papers* (je n'en ai ouvert que 70, soit 14,7 % du total, pour être exact). Pourquoi tant d'application ? Parce que, tout simplement, ce sont là autant de preuves et d'outils d'authentification à mobiliser pour, c'est selon, objectiver une priorité, rectifier les récits ou imposer sa *présence*. Il n'est qu'à lire cet étonnant *Episodic Memoir* paru en 1977, dans lequel il revient sur l'émergence et le développement de la sociologie de la science. Avec le consentement de ses correspondants d'hier, on suppose, Merton cite des lettres qui tendent à accréditer sa version de l'histoire ou à préciser un point de l'historiographie, alors à établir, de la sociologie de la science, par exemple la genèse de la prosopographie ou le rôle joué par tel acteur, notamment ceux avec lesquels il travailla (les George Sarton, Thomas Kuhn, etc.).

À partir des années 1980, en retraite mais toujours à pied d'œuvre, Merton passe l'essentiel de son temps à reconstituer la dynamique de ses accomplissements passés. « T'est-il arrivé de consulter tes vieux fichiers ? », demande-il en 1980 à George Simpson, son premier professeur à Temple University. Il poursuit : « Je trouve que c'est une expérience étrangement absorbante, de revivre de façon synoptique ces moments impliquant toutes sortes de personnes qui comptaient pour moi, moments qui autrement seraient perdus (oubliés) »[4]. Les lettres comme antidotes à l'affaiblissement de la mémoire, comme externalisation matérielle d'une longue carrière : avec le temps, Merton était donc bien ravi d'avoir tenu les comptes de sa vie de recherche, il pouvait affronter avec sérénité son éméritat scientifique.

[4] Lettre de Robert K. Merton à George Simpson, Box 82, *Merton papers*.

Les années 1980, c'est en effet la période, pas évidente à négocier d'ailleurs, où les historiens des sciences humaines inondent la boîte aux lettres de questions et de requêtes. Comme il fut acteur et témoin de moments-clés de l'histoire de la sociologie américaine, il est consulté par beaucoup de monde. (Pour le mertonologue que j'ai appris à devenir, soit dit en passant, il est piquant de (re)plonger dans les correspondances souvent très nourries avec des collègues mertoniens et historiens de la sociologie qui, pour certains d'entre eux, finirent par se rapprocher de Merton, collègues plus ou moins à distance que j'ai pu croiser ces dernières années, moi qui n'ai correspondu qu'en pensée avec l'auteur d'*OTSOG*…) Toujours est-il que Merton répond et en répond ; il informe, rectifie s'il le faut ; il interagit avec des personnes que, comme ça arrive en ce cas, il n'a jamais rencontré, en particulier les étudiants qui lui envoient leurs mémoires ou leur *essays* sur des sujets attendus du type « Merton et la théorie de la déviance », « l'"école de Columbia" », le fonctionnalisme, etc., etc. Ici encore, il est question de passer et d'aider à faire passer. Son patrimoine, il veut le transmettre (communisme de l'*ethos* de la science oblige), à condition toutefois que les futurs usagers n'en oublient pas la source ; car s'il est quelque-chose qui hante Merton, c'est l'oubli, quand même il sait que c'est un prérequis pour qui veut accéder au « royaume de la science » et de la connaissance objective. Ainsi donc, le travail de mise en correspondance des données de l'histoire du savoir sociologique s'opère sur une scène de travail parallèle. Ça circule entre érudits, ça transporte du sens de site en site, ça garantit une transmission des contenus objectifs entre générations, en bref ça ne dépérit pas, la continuité est assurée tant faire se peut.

Échange de lettres

La troisième fonction, *phatique*, décrit les stratégies par lesquelles Merton s'employait à maintenir le flux de communication avec le réseau de ses correspondants. Il serait peut-être utile de dresser une typologie pour voir plus clair dans le *corpus* de lettres : sérier entre les amis intimes de Bob, les professeurs qui continuent d'en imposer malgré la symétrisation des statuts (Parsons, Sarton, Sorokin), les proches à distance (Sztompka, Cohen, Bailyn, Sills, Simpson…), les étudiants devenus pairs avec le temps (Gouldner, Coser, les Cole, Gieryn…), les collègues-concurrents avec lesquels l'échange n'en est pas moins très cordial (je pense à Kingsley Davis), les élèves et les collègues vis-à-vis desquels une forme d'asymétrie subsiste (c'est Merton, *Mr. Sociology »* tout de même, à qui on donne le change), les contacts passagers ou instrumentaux, etc. Dans ce petit monde qui ne se savait pas nécessairement connecté au sommet Merton, on repère assez vite des « bons clients ». Quand certains peinent à garnir une chemise, d'autres font peser leur présence dans plusieurs boîtes d'archive. C'est dans ces correspondances choisies, s'étalant parfois sur cinq ou six décennies, que se fait jour avec le plus d'intensité le type d'« influence-à-distance » que Merton s'employait à exercer. Cette influence était d'autant plus forte qu'elle catalysait l'attention d'interlocuteurs lointains et disposés à se laisser distancer. Cette idée de distance importait pour Merton, elle renforçait son *ethos*, c'est-à-dire l'image qu'il souhaitait renvoyer de lui-même à travers le discours épistolaire. Comme s'il fallait l'exorciser, il a écrit à maintes reprises que la perspective de devenir le « maître » d'une « école » n'était pas son but ; mais en revanche, plus il l'énonçait avec force désintéressement et humilité, plus il avait de chance de susciter les comportements d'allégeance et d'admiration avec lesquels, tout compte fait, il n'était pas si déplaisant de composer. Ces « disciples » à distance prêts à le reconnaître comme leur « maître » (ces mots, un peu désuets, saturent les correspondances), ces disciples donc il les préférait éloignés, en sorte que les lettres et les textes les accompagnants (manuscrits, articles, documents divers) puissent s'échanger de façon fluide. Seulement pour que ça

tourne, encore fallait-il qu'il y ait du répondant à l'autre bout du médium épistolaire : il fallait en effet que les correspondants *jouent le jeu* et qu'ils trouvent goût à cette culture de la lettre. Ce jeu était contraignant, mais, comme dans les littératures potentielles, la contrainte était ressource et source d'inventivité. On correspond non plus pour se donner des nouvelles ou pour faire transiter seulement du savoir : *on correspond pour correspondre, la lettre pour la lettre*. Chez Merton, cela donnait lieu à ce que j'ai du mal à ne pas appeler une forme de fétichisme. Les lettres qu'il recevait, il les photocopiait, les annotait, et il arrivait même qu'il les échangeât avec les initiés.

Parmi les correspondants, certains étaient de très, très bons clients : les graphomanes, comme Alvin Gouldner ou Alan Sica, donnaient le change et parvenaient presque à déborder Merton, en retard d'une ou deux lettres (retard qu'il ne manquait pas d'analyser à un niveau méta dès qu'il pouvait répondre). C'est avec ces collègues qu'il se laisser aller le plus :

> « C'est désormais une évidence pour toi et moi que nos échanges intensifs de lettres ont franchi le cap du paradoxe shandéen, selon lequel cela prend plus de temps d'écrire au sujet de sa vie, passée et à venir, que de la vivre. Les symptômes apparaissent clairement : le fait que nous nous efforcions d'expliquer pourquoi il se trouve que nous ne parvenions pas à écrire une lettre ; le ton frénétique de l'explication et des développements interminables quoique abrégés qui s'ensuivent ; l'espacement progressif des intervalles entre les lettres ; notre incapacité flagrante à répondre, d'une façon qui soit appropriée, à ce que l'autre a dit. Et en retour cet effort d'amasser (*crowd*) toutes sortes d'informations dans cette correspondance inattendue et intense éloigne (*crowd out*) la perspective d'une conversation-à-distance détendue. »[5]

Dans ces conditions, la correspondance est un exercice proprement infaisable, « tendu » ; elle dépasse les correspondants qui se perdent en *post-scriptum* et en baroqueries paratextuelles, et il faut croire que c'est ce qu'ils recherchaient. C'est en effet désirable parce que cela entretient un flot de conversations entre gens de bonne compagnie, une *« championship correspondance »*, comme l'écrit Sica[6] ; chacun y trouve du plaisir, un amusement sérieux, peut-être aussi un exutoire. Quoi qu'il en soit, Merton attendait beaucoup de ses correspondants, ses lettres étaient très travaillées, sans faute, estampillées en toute fin par sa fameuse « griffe », « Bob » ou « RKM » selon l'humeur et la qualité de l'interlocuteur. Peut-être avait-il conscience qu'un jour ces lettres tomberaient dans le patrimoine public de la sociologie, et qu'ainsi d'autres écureuils les scruteraient implacablement : il fallait donc s'appliquer.

La machine à correspondre

Une quatrième et dernière fonction, *expressive-poétique*, met en relief les qualités stylistiques de l'écriture mertonienne. On pourrait réserver une conférence entière à cet aspect ; examiner, par exemple, comment la lettre constitue une sorte d'atelier, le prétexte d'expérimentations stylistiques. Dans les lettres les plus achevées, Merton se livrait au genre de facéties et de fantaisies qu'il censurait (dans la mesure du possible) dans les articles. Phrases à rallonge ponctuées de tirets et de parenthèses, notes de bas de page parfois coupées par de nouvelles notes de notes, digressions sans queue-ni-tête sur le principe même de la digression, longues élaborations sur des points qui pouvaient sembler au départ hors-sujet et qui, au final, le sont, évocations plus ou

[5] Lettre de Robert K. Merton à Alan Sica, « 8512:07 Saturday quite a.m.ish », Box 60, *Merton papers.*
[6] Lettre d'Alan Sica à Robert K. Merton, 19 octobre 1985, Box 60, *Merton Papers*,

moins refreinées sur sa vie « passée et à venir », goût de l'emphase, de l'association libre, usage de langues étrangères (le français et l'italien, tellement chics, occupant une place de choix), accumulation de citations, de bons mots, d'acronymes et de circonvolutions étymologiques, des tergiversations dans l'écriture comme autant de résidus d'une incontrôlable procrastination, et *last but obviously not least*, tendance à s'auto-observer en tant que l'on se sait (ou que l'on désirerait faire savoir que l'on sait) bien écrire : l'esprit de la lettre mertonienne maximalise son potentiel shandéen, et c'est frappant de constater que l'exercice est contagieux, les correspondants les plus téméraires s'employant à le parodier. Certes il n'est pas utile de souligner que, pour Merton, la dérision et l'ironie sont des vertus épistémiques qui comptent. S'il les honorait dans des pièces qui ont tout l'air de la rigueur académique, tel cet « Avant-propos à une préface pour une introduction aux prolégomènes d'un discours sur un certain sujet » publié dans *The American Sociologist* en 1969, c'est dans les correspondances qu'elles étaient déliées avec la plus grande application.

Ce style, Merton le passait à la machine. Son écriture, pleine de tics, était en effet cadencée par les frappes sur le clavier mécanique de la machine à écrire, qu'il utilisait depuis le milieu des années 1930. Considérant l'énorme investissement de Merton dans cette activité, l'attention qu'il porte à la dimension *matérielle* de l'écriture, au traitement du texte, il est là encore bon d'en dire quelques mots. Installé dans son bureau, faisant face aux géants dont les portraits encombraient le mur face à lui, le dactylographe soignait ses lettres, tapées sur du papier à en-tête de Columbia University. Il exploitait les possibilités offertes par ce médium, notamment la typographie, du *Courier* au *Times*, les sauts de paragraphe, les notes infrapaginales numérotées. Merton tapait et retapait les *papers* qu'il lisait dans les conférences, comme il dactylographiait ses lettres. Il n'en était jamais satisfait, réécrivait sans cesse et les dossiers s'accumulaient des avant-textes. Cette bonne vieille machine à écrire était néanmoins contraignante : une fois tapé, on n'y revenait plus et le texte des lettres de se dérouler sur des pages entières, sans rature ni corrections *ad hoc*. Habitué des décennies à sortir ses pensées en flux distendu au rythme des frappes, suscitant l'admiration des collègues qui, comme Bernard Bailyn, s'avouant peu habile, tapaient « à deux doigts »[7], il vit cependant comme une révolution le passage au traitement de texte informatique. Tout changea en effet brusquement lorsque Merton s'offrit un Macintosh IIcx début 1991. Loin d'enrager contre la nouvelle machine, il se l'appropria, s'amusait avec les polices de caractère ou la mise en page. Lui qui devait respecter l'ordre prescrit par sa machine, il pouvait désormais supprimer d'un coup un paragraphe, le déplacer, le couper, le coller ailleurs… S'il y vit au départ un obstacle à la continuité et au type de raisonnement spiralaire qu'il affectionnait[8], il s'y est vite fait, et même avec beaucoup de jubilation : il avait domestiqué la bête. Les correspondances des années 1990 en portent la trace : on peut y découvrir Merton expérimentant et jouant avec les formats d'écriture. Il préparait toujours ses plis, qu'il envoyait par voie postale ou par télécopie. Le médium épistolaire n'avait guère changé au fond, la lettre restait la lettre. Mais la connexion du Mac au *« net »* ne tarda pas à bousculer ces protocoles rassurants. À plus de 85 ans il s'enthousiasmait à l'idée de tester cette nouvelle technologie : il envoyait et répondait à des emails, il apprit à gérer son compte rm241@columbia.edu, connecté jusqu'au bout. Cela dit, pour échanger, l'email n'en était pas moins limité. « Un médium et un message : l'email, je trouve, n'est pas fait pour les apartés bavards »[9], confessait-il à Alan Sica en 1997 dans un échange étonnamment laconique et condensé. L'email propulsait le correspondant dans un monde fait d'immédiateté et

[7] Lettre de Bernard Bailyn à Robert K. Merton, 7 janvier 1990, Box 6, *Merton papers*.
[8] Lettre de Robert K. Merton à I. Bernard Cohen, 16 décembre 1989, Box 14, *Merton papers*.
[9] Email de Robert K. Merton à Alan Sica, 24 avril 1997, Box 79, *Merton papers*.

d'accélération communicationnelle[10], alors que Merton aimait au contraire la distension temporelle, le report tactique des réponses, la lente maturation d'une lettre rédigée en bonne et due forme. Il fallait s'obliger à répondre vite, à écrire brièvement, ce qui contrariait les habitudes de Merton.

« Conclusion »

Concluons à présent cette intervention qui, comme je l'espère, aura correspondu à peu près avec le thème de ce colloque. La placer par défaut à l'intersection des deux journées n'était pas, je dois dire, une si mauvaise idée. Car Merton s'est voulu un passeur, un sociologue de fondation autant que de transition : transition entre les Anciens et les Modernes, dans son livre-lettre *On the Shoulders of Giants* ; entre les traditions sociologiques, les « classiques » de la fin du 19e siècle et les professionnels de la discipline qu'il a dominée un temps aux États-Unis ; entre les sociologies européenne-continentale et américaine, la seconde supplantant certes la première aux yeux de Merton ; entre les différents aspects du travail sociologique (*confer* les *middle-range theories*) ; mais aussi, plus personnellement, Merton est passé des *slums* de son enfance à South Philadelphia, où il fut élevé dans une famille d'émigrés juifs russo-ukrainiens récemment débarquée en Amérique (les Schkolnick), des *slums* de la classe ouvrière donc vers les quartiers huppés de Manhattan ; Merton toujours, *self-made man* hanté par le rêve américain, Meyer Robert Schkolnick réinventé et naturalisé en « Robert K. Merton », c'est-à-dire le nom d'adoption Yankee qui convenait le plus à l'image qu'il se faisait de lui-même ; Merton enfin, praticien effréné de la lettre, habitué à voyager dans le temps, particulièrement à l'aise dans le 18e siècle, dont il connaissait à fond la science et la culture, le 18e siècle, théâtre de l'*Enlightenment*, décor fantasmatique de *Tristam Shandy*, et surtout « âge d'or de l'épistolaire »[11].

Merton, passeur donc : quand bien même il était obsédé par la priorité et clamait qu'il était, parmi ses accomplissements les plus visibles, le fondateur de la sociologie de la science ou l'inventeur de concepts passés dans le langage ordinaire, telle la prophétie auto-réalisatrice, il savait en revanche qu'il ne faisait que passer dans les mondes de la connaissance. Ce qui n'était pas l'idée la plus évidente à faire passer aujourd'hui dans cet exposé qui, dans l'esprit comme dans la lettre, visait à l'évoquer à la manière de Merton[12].

[10] Aleida Assmann, « De la correspondance épistolaire au courrier électronique », *Esprit*, n° 5, 2006, 128-130.

[11] Françoise Simonet-Tenant, « Aperçu historique de l'écriture épistolaire : du social à l'intime », *Le français aujourd'hui*, n° 147, 2004, p. 35-42.

[12] Et il s'en est fallu de peu pour que, pris au jeu du pastiche otsoguien, je me lance dans une tentative désespérée d'écrire un pastiche de lettre à Merton en guise de contribution au colloque : toutefois, contrairement à mon sujet qui publia *OTSOG* à l'âge de 55 ans, au firmament de la discipline, je ne peux pas (encore) me l'autoriser, c'eût été *too much* — mais cela dit je suis assez persuadé du caractère heuristique de la chose, précisément parce que c'est là une façon de prendre très au sérieux une pratique mertonienne de la science sociale comme *« sublime fun »* — pour reprendre l'expression de son correspondant-à-distance Steven Jay Gould.